Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 31 (1898)

Artikel: Du surnaturel : lettre à M. le professeur Paul Chapuis

Autor: Rivier, T.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379641

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DU SURNATUREL

Lettre à M. le professeur Paul Chapuis.

Monsieur le professeur,

Permettez-moi de vous remercier pour votre livre *Du surnaturel*. Sa première partie surtout m'a causé un vif plaisir par la clarté avec laquelle vous y traitez *le problème philosophique*. Voilà tantôt dix ans que ce point de vue s'est imposé à moi au pied de la chaire d'un professeur de Marbourg et que les controverses sur la question m'en démontrent toujours de nouveau la justesse. Quand cela n'aurait pas suffi à me faire goûter votre ouvrage, le mouvement causé dans la Suisse allemande par les événements de Vialas m'y aurait préparé, en me montrant le désarroi dans lequel tombent les esprits les plus divers, lorsqu'ils ignorent ce que vous exposez si bien. Si donc je prends la grande hardiesse de vous présenter ici quelques réflexions suggérées par la lecture de votre livre, vous voudrez bien, j'espère, y reconnaître les remarques d'un adhérent, indépendant mais convaincu, de la tendance théologique aux progrès de laquelle vous vous employez avec tant de zèle.

En deux mots, votre ouvrage me paraît trop influencé par des préoccupations provenant de polémiques plus ou moins récentes ; il est trop dirigé contre certaines gens. Cette orientation, compréhensible du reste, me paraît affaiblir la portée de plusieurs de vos affirmations justes. Je ne m'expliquerais du moins pas autrement certaines de vos conclusions.

Dans le milieu où vous avez le bonheur de vivre, les hommes qui partagent vos idées me paraissent portés à s'exagérer la profondeur du fossé qui les sépare de ceux que, par un usage évidemment très impropre du terme, ils continuent à appeler les

orthodoxes. Vous nous le laissez plusieurs fois entendre : il n'y a, de fait, plus d'orthodoxes; il y a seulement des esprits sur lesquels l'orthodoxie conserve une influence plus ou moins grande. Or, quand un système est aussi parfaitement détraqué, est-il bien indiqué de harceler ceux qui s'y rattachent encore par quelque bout ? Je crains qu'on ne s'aliène ainsi beaucoup de gens qu'avec un peu plus de confiance et de patience on aurait bientôt avec soi. Car beaucoup sont nos amis qui ne s'en doutent pas; il suffit, pour s'en convaincre, de les comparer à nos vrais adversaires; et ils s'en douteraient peut-être si nous savions les reconnaître et les traiter comme tels.

Cette réflexion m'a été suggérée par la seconde partie de votre livre. Vous nous avez prouvé dans la première, par des arguments dont il me semble difficile de contester la force, que le miracle, au sens de vos opposants, est inconcevable, qu'il ne rentre pas dans « le champ des phénomènes perceptibles à notre structure mentale. » J'en tire, moi, cette conclusion, que personne, en fait, ne conçoit le miracle ainsi ; et qu'à part les isolés qui ont infligé à leur intelligence une torture suffisante pour se persuader qu'ils le conçoivent de cette manière et d'autres gens, dont je parlerai plus tard, tout le monde entend par ce terme de miracle autre chose. J'ouvre Littré à l'article *miracle*. La première acception indiquée est celle qu'a fixée l'école; aussi les exemples cités à l'appui sont-ils surtout empruntés aux philosophes ou aux théologiens. Lorsqu'il s'agit ensuite d'appuyer par des exemples la seconde acception du terme, celle de *chose extraordinaire*, Littré en trouve une beaucoup plus ample moisson chez les écrivains les plus divers. Cela me paraît corroborer ma conviction que pour la grande majorité des hommes, qui se moquent après tout de la métaphysique, ce terme de miracle a toujours désigné et désigne encore aujourd'hui, non pas une chose contre nature, incompréhensible, inexplicable, mais tout simplement une chose extraordinaire, incomprise, inexpliquée. Il en est de même, à mon sens, du mot *surnaturel*. Tablons donc là-dessus, nous qui voulons faire de la théologie fondée sur l'expérience ou l'observation. Ne prétendons pas monopoliser des termes de la langue pour leur faire désigner des notions contradictoires et leur dénier ensuite droit de cité dans le langage de nos contemporains. Laissons-leur donc le sens que l'esprit humain, qui constate et nomme les faits avant d'en chercher la théorie, leur a donné toujours en tout premier lieu. Employons-les dans

cette acception, puisqu'elle est à la fois conforme à la langue et à la vérité, et les théories qui nous chagrinent tant iront rejoindre les vieilles lunes avec le système qui les a engendrées, plus rapidement que si, par nos attaques, nous les retenons sur la scène et encourageons le préjugé chez nos opposants.

D'autant plus, qu'il y a au fond de l'attitude de ces derniers quelque chose de beaucoup plus respectable que le préjugé, et que nous avons à combattre d'autre part de vrais adversaires. La persistance de la vieille idée du miracle est fâcheuse assurément; mais elle l'est infiniment moins que la négation du miracle au sens vrai, ou la méconnaissance de son importance, deux choses que pareille controverse tend, j'en ai peur, à encourager chez les sots et négateurs de parti pris. Or les voici, nos vrais adversaires, dans la question en litige; ce sont ces sots, dont vous parlez quelque part, qui prennent volontiers des allures scientifiques, mais nient avec infatuation tout ce qu'ils ne comprennent pas, fût-ce même des faits constatés; sots plus amis de Platon que de la vérité et qui ne comprennent rien aux aspirations supérieures de l'âme humaine; sots bien intentionnés parfois, mais sots méchants souvent, pour lesquels la moquerie est un grand argument, et qui, si votre ouvrage leur tombe sous la main, s'autoriseront de vos attaques contre les soi-disant orthodoxes pour couvrir plus encore ceux-ci de leur mépris, et de vos attaches profondes avec ces mêmes orthodoxes pour se rengorger dans leur supériorité et vous accuser, vous et nos amis, de n'être ni chair ni poisson! Ah! s'ils n'étaient que sots!... M'objecterez-vous qu'ils sont hors du sanctuaire et que vous n'écrivez que pour des chrétiens? Bénissons Dieu, monsieur, que ces gens aient moins d'influence sur l'Eglise en notre bon pays romand qu'ailleurs; mais ne nous flattons pas de l'illusion que cet esprit-là respecte les frontières; il est partout.

Voilà, d'après mon humble conviction, d'où vient le danger. Et ce qui nous incombe ici, c'est de proclamer que le miracle, au sens vrai, le *miraculum*, le fait étonnant, extraordinaire, inexpliqué, incompris, est non seulement la cheville ouvrière de tous les progrès, le point de départ de toutes les découvertes, mais de *toutes les révélations*. Car, enfin, qu'est-ce que les conquêtes de l'esprit humain, dans les ordres les plus divers, sinon l'acceptation progressive, de la part de l'homme, de vérités que Dieu lui fait d'abord entrevoir par des faits incompris? Le miracle, — l'énigme,

le fait extraordinaire, qui n'est souvent que le fait nouveau *pour nous*, — ne remue pas l'ordre des choses, c'est entendu. *Mais il nous remue*, et c'est là l'important. Cette importance dépend de l'état d'imperfection de notre esprit, je le veux bien; mais elle n'en est pas moins absolument capitale. Voilà, me semble-t-il, ce que nous devons proclamer bien haut, pour la gloire de Dieu et de la vérité et pour l'humiliation de la créature.

Ne me dites pas, monsieur le professeur, que ce serait enfoncer une porte ouverte. Il est, certes, aussi absurde de nier le miracle ainsi compris, que de l'affirmer dans le sens orthodoxe; ces négateurs, cependant, sont légion. Il est absurde, évidemment, d'affirmer que l'univers n'a plus pour l'homme aucun mystère; cette affirmation n'en a pas moins l'oreille de la foule en plus d'un endroit; et ceux qui l'avancent, souvent sans y croire, savent ce qu'ils font, car l'homme s'arrange assez facilement des absurdités, quand elles lui mettent la bride sur le cou. Je ne suis pas étonné, au fond, que dans ces circonstances, l'ancienne idée du miracle conserve tant de partisans; ils espèrent se défendre par elle contre un ennemi dont ils ont raison de redouter la malice. Il nous faut rendre pleine justice à cet instinct, tout autrement respectable que le préjugé. Tant que nous ne l'aurons pas fait, en donnant à ce sujet à nos frères des garanties positives *dans la pratique*, nous pourrons leur démontrer cent fois qu'ils sont dans le faux : ils seront autant dans le vrai que nous.

Veuillez me permettre encore une remarque à propos de votre chapitre : *Mythe, légende et miracle*. Il me semble qu'on ne peut guère vous contester la justesse de votre théorie. Je veux bien aussi qu'il doive en être tenu compte dans l'étude des récits évangéliques. J'admets qu'elle éclaircisse et même qu'elle rende compte de tel ou tel d'entre eux. Et cependant, que peu nombreux sont ceux que vous soumettez vous-même à cette interprétation, en regard de ceux qui lui échappent ! Quand c'est là toute l'application qu'on fait à l'histoire évangélique de la théorie du mythe et de la légende, on reconnaît en fait que son importance en cette matière est bien restreinte; nous savons qu'ailleurs on ne s'arrête pas en si beau chemin. Voilà donc, de votre propre aveu, une théorie qui perd bien du terrain ! Pourquoi alors risquer de faire croire aux simples qu'elle en gagne ? J'aurais plutôt relevé le contraire. D'autant plus que votre partie principale me paraît contenir des éléments autrement importants d'une juste appréciation des récits évangéliques.

C'est entendu : la question première n'est pas de savoir si les évangiles nous rapportent des miracles, mais s'ils nous rapportent des faits, et la valeur, du témoignage est ici de première importance. Seulement cette valeur en la matière, me paraît assez constante. Si donc, sur la foi du témoignage des évangiles, j'admets l'historicité des guérisons, je ne vois pas très bien pourquoi je supposerais d'emblée un élément légendaire à la base des récits de miracles plus extraordinaires. Serait-ce que l'on constate de nos jours toujours plus de faits analogues aux guérisons du Christ, tandis que nous n'avons pas encore vu un mort revenir à la vie ou des pains multipliés? Oh! monsieur, mon esprit est trop parent du vôtre pour que vos scrupules me soient inconnus, loin de moi toute pensée de trouver votre foi trop craintive! Mais soyons prudents! Au siècle dernier, le récit de la guérison du paralytique paraissait à de bons esprits aussi inexplicable en dehors de la théorie du mythe ou de la légende que la résurrection de Lazare le paraît à beaucoup aujourd'hui. L'année dernière, un des premiers journaux de la Suisse allemande affirmait encore que les récits de guérisons de Jésus ne sont évidemment que des paraboles! De nos jours, nous avons déjà de bonnes raisons pour renvoyer de pareils ignorants à l'école. Or, qu'est-ce qui me garantit, que dans la suite des temps, dans quelques années peut-être, la négation de la résurrection de Lazare, par exemple, ou de la multiplication des pains, ne paraîtra pas aussi ridicule? « Eh quoi! jugez-vous impossible que Dieu ressuscite les morts? » Ainsi parle le bon sens aussi bien que la foi. Aucun siècle n'a plus de raisons que le nôtre d'employer avec prudence l'adjectif impossible. C'est vous qui nous le rappelez : il y a plus de choses dans l'univers que n'en rêve notre philosophie. Assurément je ne saurais admettre ce qui n'est pas démontré au même titre que ce qui l'est. Mais je ne puis davantage m'adjuger le droit de le nier, surtout au nom d'une théorie qui rend encore aujourd'hui de si mauvais services à ses partisans. Ce ne serait guère scientifique, pour ne pas parler d'autre chose.

Lorsque donc je rencontre dans les évangiles, dans l'Ancien Testament, et même dans les légendes des saints et ailleurs, un fait de la réalité duquel je ne puis, en bonne conscience, me déclarer convaincu, je n'oublie pas vos considérations si justes sur le mythe et la légende, mais, — sauf les cas évidemment controuvés, — je reste sur l'expectative. Que sais-je? Peut-être ce fait, tel quel ou dégagé de quelques superfétations plus ou moins importantes, parfois insignifiantes, apparaîtra-t-il un jour comme un

témoin d'un ensemble de phénomènes inconnus aujourd'hui. Peut-être l'homme de science et l'homme de foi béniront-ils alors Dieu, chacun à sa manière, d'avoir veillé à la conservation de ce fait dans les annales de l'humanité, et s'humilieront-ils pour elle de ce qu'elle a tant de peine à croire aux révélations du Très-Haut. Encore ici, monsieur, à mon sens, ceux qui croient tout le contenu de récits évangéliques, à moins que ce ne soit par crédulité ou simple tradition (vous savez si je déteste ces raisons-là), me paraissent guidés par un instinct beaucoup plus sûr, plus religieux, plus scientifique même, que ceux auxquels vous m'avez paru, peut-être à tort, faire des concessions que ne comportent pas vos prémisses.

Veuillez agréer, monsieur le professeur, l'assurance de ma profonde estime.

TH. RIVIER, pasteur.

Saint-Gall, 12 novembre 1897.